

543  
699  
497

LE VOYAGE

DE LA

FRANCE

A

S. GERMAIN,

A V E C S E S P L A I N T E S

à la Reine, contre le Cardinal Mazarin. Et ses prieres pour la Paix, & le retour de leurs Majestez à Paris.

Par L.B.E.S.D.G.M.O.D.R.



A P A R I S,

---

M. DC. XLIX.

474

LE VOYAGE

DE LA

FRANCE

PAR

LE

Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, &c. &c.  
Par les prieres pour le Paix, &c. &c.  
de leurs Majestez à Paris.

PAR A. B. H. S. D. G. M. O. D. R.

A PARIS

M. DC. XLIX

343



499  
345

LE VOYAGE DE LA FRANCE  
à Saint Germain, Avec ses plaintes à la  
Reyne, contre le Cardinal Mazarin. Et  
ses prieres pour la Paix, & le retour de  
leurs Majestez, à Paris.

**N**'ESPERE pas Muse profane,  
Que pour auoir l'oreille d'ANNE,  
le reclame icy ton secours,  
La iustice de ma querelle,  
Fait que toute seule i'y cours,  
Pour plaider seule aussi ma cause deuant elle.  
C'estoit vne Dame explorée,  
De douleur iusqu'au cœur outrée,  
Que ie rencontray au chemin,  
Qui va de cette grande Ville,  
Droit à celle de Saint Germain,  
Qui ruminoit ces Vers, marchant d'un pas habile.  
Ses cheueux espars sur sa face,  
N'empeschoient point d'en voir la grace,  
Non plus que son graue maintien;  
Elle n'auoit pour équipage,  
Qu'un baston blanc pour son soustien,  
Et point d'autre attirail, nul Laquais, point de Page.  
D'abord que ie l'eus attrapée,  
Ie l'estonnay de mon espée,  
Et me fit signe que le fer  
Estoit son plus grand aduersaire;  
Et si-tost laissa estouffer,  
Ce que mesmes aux vens elle ne pouuoit taire.

A ij

Ie connus grande inquietude,  
 Grande haine à la seruitude,  
 Vn cœur vaillant & genereux;  
 Mais vne grand' douceur de fille;  
 Et son entretien gracieux  
 M'apprit qu'elle cherchoit à se rendre tranquille.

Que pour cet effet à la REYNE  
 Elle alloit raconter sa peine:  
 Cecy me rendit plus dispos;  
 Ie l'accompagne, & arriüée,  
 A la REYNE tinst ce propos,  
 Dont la suitte est icy, nullement controuüée.

Voyez, soufcilleuse PRINCESSE,  
 Comme seule à vous ie m'adresse,  
 Pour vous faire entendre les cris,  
 Que font les Peuples & les PRINCES,  
 Non seulement dedans Paris,  
 Mais generalement dans toutes les Prouinces.

Vous seriez par trop endurcie,  
 Si cette parole transie  
 Ne vous attendrissoit le cœur;  
 Elle s'estend iusques aux Poles,  
 Tous les Estats en ont horreur;  
 Prestez luy donc l'oreille, & non pas les espaules.

Dedans vos vrgentes affaires,  
 Les repugnances populaires  
 Ont irrité vostre courroux;  
 Mais c'est l'effet de la misere,  
 D'vn Peuple, qu'on succe tousiours,  
 Et qui n'a plus de quoy vous pouuoit satisfaire.

On ne vid iamais de supplice  
 Estably sinon pour le vice,  
 Comme le prix pour la vertu:  
 Onne void non plus l'impuissance  
 Dans l'esprit sous elle abbatu  
 Receuoir autre non que celuy d'Innocence.

Et

5  
Et pourtant, ô puissante REYNE,  
Les Innocens sont à la chaîne,  
Sans l'usage de liberté,  
Hors celuy, qu'ils ont de nature,  
Qui ne peut pas leur estre osté,  
Sans faire à son Auteur vne trop grande injure.

597 501  
Ce sont les effets d'une haine,  
Non pas de ROY, non pas de REYNE,  
Mais d'un mal-heureux Estranger,  
Vn Traistre, vn perfide Ministre,  
Qui pour vostre Estat ravager,  
Sous ce Titre, jamais ne fut que trop sinistre.

Oüy, MADAME, c'est vn Traistre,  
Qui veut vn jour se rendre Maistre  
De tout ce florissant Estar;  
Et n'y aura point d'artifice.  
Qu'il n'engage à cét attentat,  
Sous pretexte toûjours de vous rendre service.

Pour soutenir ses entreprises,  
Par luy les Finances sont prises;  
Il enleue la nuit des Roys  
Nostre ROY de sa grande Ville,  
Qui fut toûjours de nos bons Roys  
Le plus present secours, & le plus fort azyle.

Et poussant plus auant l'ouurage,  
Il veut faire sentir sa rage  
A ces Nobles Parisiens,  
Il les veut auoir par famine,  
Comme si les Siciliens  
Estoient plus riches qu'eux, en bleds ou en farine.

Car déjà les Troupes venuës  
Des Estrangeres avenuës,  
Où elles estoient pour le Roy,  
Et tout ce qu'il a dans ses Gardes,  
Viennent tout mettre en desfarroy;  
Et on ne void plus rien, que ces Troupes pillardes,

B

On faist les Bourgs & Villages,  
 On bousche aussi-tost les Passages;  
 On veur donner vn frein à l'Eau,  
 Pour empescher que la Riuiere  
 Porte à Paris aueun Batteau,  
 Et ne luy rende plus son secours ordinaire:

Paris surpris, ferme ses portes,  
 On se deffend de ces Cohortes:  
 Et pour soulager des milliers  
 D'vn Peuple qui craint la famine,  
 On trouue d'Illustres Guerriers,  
 Qui repoussent l'effort des Troupes Mazarines.

Le veitable Sang de France  
 Prend le party de l'Innocence,  
 Conty, Longueville, Beaufort,  
 Auec eux Elbeuf & la Motte,  
 Et d'autres qui par leur effort,  
 Ont fait aux grands Conuois iusqu'à Paris escorte.

Puis Dieu qui les Innocens vange,  
 Du costé de Paris se range;  
 Il permet vn deluge d'eaux,  
 Qui ayans emporté les Dignes,  
 Laisse le passage aux Batteaux,  
 En vins, bleds, bois, & foins, plus que jamais prodigues.

Ainsi vous voyez, Grande R E Y N E,  
 Que toute la plus grande peine,  
 Que le peuple peut ressentir,  
 N'est pas la diserte de viure,  
 Mais d'auoir sceu le R O Y partir,  
 De nuict, & enléué, & ne l'auoir pû suiure.

De ce bon P R I N C E on plaint l'Enfance,  
 On se plaint que vostre presence  
 Ait esté à l'Enleuement;  
 Cela faisant aux Peuples croire,  
 Que vous prestiez consentement  
 Au rapt de ce voleur perfide & sanguinaire;

Cecy ternira vostre gloire,  
 Il alentira la memoire,  
 De vostre haute Pieré,  
 Et puis scachant, que cét Infame  
 Est ennemy de Chasteré,  
 La vostre auroit bien peine à s'exempter du blâme.

Quoy qu'on n'ait point de méfiance  
 De vostre chaste conscience,  
 Parfois pourtant certains Esprits  
 Se forment diuerses pensées,  
 Dont toujourns ils restent épris,  
 Iusqu'à ce qu'ils en voyent l'apparence effacée.

C'est ce beau Cardinal de Rome,  
 (Fust-il bon Docteur de Sorbone)  
 Qui vous expose à cét affront,  
 Quoy qu'on n'ait pas cette creance;  
 Et puis tout l'Estat scait au fond,  
 Qu'en cela vous n'avez que trop de Con science.

Les autres Princes par maxime,  
 Prés de luy fomentent son Crime,  
 Et sous vn tiltre specieux,  
 Prestans la main à son caprice,  
 Ils le font plus ambitieux,  
 Et moins capable encor d'écouter la Iustice.

Et cependant ce Grand Ministre,  
 Qui fut jadis vn petit Cuistre,  
 Se voyant ainsi maintenu;  
 Gaste plus l'Estat par ces Pestes,  
 Que dix Roys qui l'ont soustenu,  
 N'ont pâ faire de bien par toutes leurs Conquestes.

Dehors, il fomete les Guerres;  
 Dedans, nos Villes, & nos Terres  
 Par luy sont en confusion:  
 Il vous charme; Il endort vos Princes;  
 Et donne à son ambition  
 Le sang de vos Sujets de Paris, des Prouinces.

On void les Villes desolées,  
 Tant de belles Maisons pillées,  
 Tout le Commerce renuerlé;  
 Le sang d'un Frere par un Frere,  
 D'un Pere, par le Fils versé.  
 Voila ce que produit ce braue Ministere.

Les embrazemens des Villages,  
 Les Viols, Blasphêmes, Carnages,  
 Les Vols aux Villes comme aux Champs;  
 Toutes vos Finances taries,  
 Sont de ce Ministre méchant  
 L'effet qu'ont suggeré ses hautes barbaries.

Les vrais Tuteurs de la Iustice  
 Ont esprouvé ses artifices:  
 Et personne, hors les Maltoutiers,  
 Ne peut dire quel'Eminence  
 N'ait de son bien plus des deux tiers,  
 S'il n'a pu sur son sang exercer sa vengeance.

Mais bien plus ! Car son impudence  
 A monté jusqu'au sang de France,  
 Voulant étouffer de nos Roys  
 Ces Surgeons, par tout tant Illustres:  
 Et pour mieux établir ses loix,  
 Oster tout ce qui fait de l'ombrage à son lustre.

Ces Arcs-boutans de la Couronne,  
 Qui sont près de vostre Personne,  
 Dont quelques-vns contre l'Estat,  
 Fomentent toutes ses malices,  
 Pourront sentir son attentat,  
 Et un jour éprouver sur eux ses artifices.

Cela est peu à son courage,  
 Il veut qu'on ressente sa rage  
 Jusqu'aux Lieux consacrez à DIEU,  
 Les Filles y sont violées,  
 Sans respect du Voile & du lieu,  
 Et pour la passion la pluspart enleuées.

9  
Et ce qui fait horreur à dire ;  
Sans crainte de prouoquer l'ire  
Du Pere commun des Mortels ;  
On met sous les pieds les Reliques ;  
De la dépoüille des Autels,  
On a veu reuestir de sales Impudiques.

Mais on void que ces derestables  
De nos Temples font leurs Estables ;  
On void par vne impieté,  
Qui passe la diabolique,  
Mettre aux pieds la Diuinité,  
Sans craindre de là haut vn chastiment tragique.

L'Histoire vn iour en fera lire,  
Plus qu'à present ie n'en peux dire ;  
Ny ceux là n'en diront assez,  
Qui restent encor sur la terre ;  
Ny ceux qui desia trespassez  
Criminels aux Enfers, sont depuis cette Guerre.

Helas pitoyable R E G E N C E !  
Qu'vne effrenée licence,  
S'attaque à la Diuinité:  
Après cela que peut-on plaindre?  
Le vol, viol, feu, pauureté,  
Famine, Peste & Mort, seront tousiours à craindre.

Hé! qui n'aura encores crainte,  
Que ce Tyran sous quelque feinte  
Ne fasse esloigner nostre R O Y ;  
Et que lors nous voyans sans Pere,  
Il fasse vne nouvelle Loy,  
Cruelle à ses Sujets, & honteuse à sa Mere?

Pourquoy cette enorme despence,  
Pourquoy nos Iustes hors de France,  
Par ce Larron de Cardinal ;  
Deuons nous pas craindre, M A D A M E,  
Qu'il traite ainsi l'Original  
Pour paruenir au but qu'il propose en son ame?

C

Hé! pourquoy tant de Tyrannie?  
 A quoy bon cette felonnie?  
 Du moins vn dessein si profond  
 Tend à mettre l'Estat en pieces,  
 Afin d'en attraper le fond,  
 Et faire à vos Enfans des Femmes de ses Niepces,  
 Et quand DIEV qui deffend la France  
 Reprimera cette arrogance:  
 Tousiours ces exploits belliqueux  
 Auront fait vn petit Monarque,  
 Qu'on nommera le ROY des Gueux,  
 Aisé à l'Est ranger d'enleuer de sa Barque.  
 Voyla ce que vostre REGENCE,  
 Aura souffert de l'Eminence:  
 Voyla les merueilleux secours  
 Que vous aurez de son seruice,  
 D'auoir perdu en peu de jours  
 Vn Estat florissant pour suiure son caprice.  
 DIEV destourne cette tempeste  
 De nostre Estat; de vostre teste,  
 Il ya desia trop de temps,  
 Que nous suiurons la Monarchie:  
 Nous serons tousiours bien contens,  
 De ne point éprouuer l'Estat d'Oligarchie  
 DIEV nous preferue de l'injure,  
 Que dedans cette conjoncture,  
 Nous ferait ce Sicilien:  
 Ce vray Diable de Nature,  
 Où tout au moins Magicien,  
 Faisant pis qu'un Demon sous vostre couuerture.  
 Le plus grand malheur de l'affaire,  
 Est que l'on veut tousiours vous taire  
 Le mal, qu'on fait sous vostre nom:  
 Les flatteurs vous perdent, MADAME,  
 Il mettent bas vostre renom,  
 Et DIEV sçait, si ce mal n'ira point iusqu'à l'ame.

I'y suis par trop interessée,  
 Pour vous y laisser enlacée,  
 En déguisant la verité;  
 Moy qui sçait que vostre clemence,  
 D'une simple temerité,  
 N'eust jamais exigé si rude penitence.

Vous ne voyez pas tous les glaiues  
 Qui font les Orphelins & Vefves;  
 Qui remplissent nos Hospitiaux,  
 D'où tant des plaintes sans pareilles,  
 Ressonnent jusqu'à vos portaux,  
 Et n'ont encore pû atteindre vos oreilles.

Ouurez-les; & plus exorable,  
 Oyez qu'on dit aille au Diable,  
 Au Diable, le Cardinal:  
 Puis qu'il n'est venu dans la France  
 Que pour y faire tant de mal,  
 Et ternir pour jamais l'éclat de la Regence.

Sont les vœux qu'une Populace,  
 Peut faire dans telle disgrâce,  
 En plaignant son affliction;  
 Et chercher en ce qui luy reste,  
 Vn peu de satisfaction,  
 Souhaitant loin l'Auteur d'un mal-heur si funeste.

Il est vray que jamais de Rome  
 Ne vint vn plus mal-heureux homme;  
 Pour vous, MADAME, ayez égard,  
 Que dans ce cruel Ministère,  
 Vous n'ayez pas la moindre part;  
 Car on feroit pour vous vne mesme priere.

Pour preuenir cette disgrâce,  
 Accordez à la Populace,  
 Mais accordez à tout l'Estat,  
 Vne PAIX tellement certaine,  
 Qu'on ne craigne point de restat,  
 Qui laisse en quelques cœurs contre vous de la haine.

Commencez, s'il vous plaist, MADAME,  
 Par chasser de vous cét Infame,  
 Et que jamais dedans l'Estat  
 On en ait la moindre memoire,  
 Qu'il aille à son Cardinalat,  
 Donner sujet pour luy d'une meilleure Histoire.

Suyuez l'avis de tant de Sages,  
 Qui ressenoient bien ces presages,  
 Quand ils ont ensemble arresté,  
 Que nul Estranger dans la France  
 N'auroit avec la Majesté  
 Aux affaires d'Estat, ny voix, ny Intendance.

S'il veut auoir vne Couronne,  
 Qu'il aille conquerir à Rome,  
 Celle-là de la Papauté,  
 Il aura de quoy satisfaire  
 A cette grande auidité,  
 Qui de tous les Estats la rendu aduersaire.

Toutes fois; Non. Que ce bon homme  
 Ne soit point fait Pape de Rome,  
 Ses Ministeres interdits,  
 Pourroient de nous tirer vengeance,  
 En nous fermant le Paradis;  
 Du moins n'aurions nous iamais plus d'Indulgence.

Qu'il soit où vous voudrez, MADAME,  
 Pourueu qu'il se rencontre vne Ame  
 Hors de la resolution,  
 De le traiter comme il merite,  
 Ien'en seray pas caution,  
 Car tous le voudroient voir cōme vn autre Hippolyte.

Que s'il trouue vn lieu d'assurance,  
 Qu'il abandonne la REGENCE,  
 Qu'il nous laisse en Paix desormais  
 Il n'y deuroit pas auoir peine,  
 On sçait qu'il ne l'ayma iamais  
 Et toujours témoigna luy porter de la haine.

Que Condé son grand Tutelaire,  
 Son Protecteur si salutaire,  
 L'enferme dans son Chasteau-Roux,  
 Dans Mourre, ou dans la Tour de Bourge,  
 Là il fuira le courroux  
 Des Peuples animez, si jamais il n'en bouge.

Mais sur tout qu'il rende à la France,  
 Ce qu'il a volé de Finance,  
 Et si par ses fortes raisons,  
 A quelque Royaume il aspire;  
 Que dans les Petites-Maisons  
 Il aille pour jamais établir son Empire.

Et toujours écoutez ces Sages,  
 Interessez aux avantages  
 Du Roy, de Vous, & de l'Estar;  
 Jamais plus d'Estrangers en France,  
 Pour y tailler du Potentat,  
 Et plonger vos Sujets dans la mer de souffrance.

Ce sont ces Senateurs Augustes,  
 A qui ne faut point tant de Iustes,  
 Les vrais Protecteurs de nos Rois,  
 Qui pour gloire de leur service,  
 N'ont que la pratique des Loix,  
 Et rendre à vn chacun, selon Dieu, la Iustice.

Puis ramenez nostre MONARQUE;  
 Sans vous deux, cette grande Barque,  
 Ne croira iamais estre au port:  
 Elle craindra le mesme orage,  
 Si vous ne faites vn effort,  
 Pour l'asseurer qu'elle est ce coup hors du Naufrage.

Nous voulons voir ces beaux Visages,  
 Que durant l'Hyuer, les nuages  
 Nous ont si tristement caché:  
 Pardonnez à cette tendresse;  
 C'est là vn innocent peché,  
 Que ne blâma jamais vne bonne Princesse.

D

La PAIX qui du Ciel est la Fille,  
 Sans vous ( les Dieux de cette Ville,  
 Les Dieux de ce puissant Estat )  
 Aura peine de nous paroistre,  
 Personne n'en fera estat,  
 Si vous ne l'amenez pour la faire connoistre.  
 Paris, est vn grand Corps sans vie,  
 Depuis que l'Âme en fut rauie ;  
 Il faut, pour le ressusciter,  
 Reuenir au plustost, MADAME,  
 Et faire avec vous rapporter  
 Nostre Roy, vostre Fils, son amour & son Ame.  
 Ainsi le Prophete Elisée,  
 Par la Sunamite affligée,  
 Requis de voir son Enfant mort,  
 Va chez elle en propre personne,  
 Où tirant de ce triste sort  
 L'Enfant priué du jour, l'Esprit il luy redonne.  
 Faites-nous vn juste partage  
 De cét ENFANT, nostre heritage,  
 Puisque par vn vœu ordonné,  
 Qu'il pleust à Dieu vous faire Mere:  
 Après vingt ans il l'a donné,  
 A nos ardents souhairs, à nos justes prieres.  
 Vous sçavez la réjotissance,  
 Qu'on receut à cette Naissance,  
 Ce DAVPHIN fit toute la joye,  
 Qui deuoit dissiper la Guerre,  
 Et d'vne generale PAIX,  
 Arborer l'Estendar dessus toute la Terre.  
 Paris n'a ses portes fermées,  
 Que pour repousser les Armées,  
 De tous ces illustres Bourreaux,  
 Et si se deffendre est vn crime,  
 Ils ont desia de leurs cousteaux  
 Noyé dedans le sang, mainte & mainte Victime.

534 511

Mais si c'est avec innocence,  
 Si c'est pour conseruer la France,  
 Et pour fuir l'oppression,  
 D'un Vsurpateur tyrannique,  
 Ce n'est plus lors Rebellion,  
 Mais de nostre vertu, vne illustre pratique.  
 Nos cœurs pendant tous ces outrages,  
 Ne vous font pas moins leurs hommages:  
 Au Roy ils sont tousiours ouuerts,  
 A Vous, & à tous nos bons Princes,  
 Du sang des Ennemis couuerts,  
 Pour le bien de Paris, pour le bien des Prouinces.

Venez donc dedans vostre Ville,  
 Nous verrons la Guerre Ciuile  
 Aussi tost dedans le tombeau:  
 Les membres de ce grand Empire  
 Se reestabliront de nouveau,  
 Luy apportant la Paix, vous ferez son grand Mire.

Soyez à nos souhairs propice,  
 Et l'on reuerra la Iustice  
 Regner sous Vous plus que jamais;  
 La Religion eclypsée  
 Prendra son lustre desormais;  
 Et le beau temps viendra, la tempeste passée.

Vous reestablirez le Commerce;  
 Vous remplirez tout d'allegresse;  
 Vous tirerez d'oppression  
 L'Innocent, qui seruoit de marche  
 A ce Gouffre d'ambition,  
 Pour vsurper sur Vous la premiere démarche.

Vous chasserez tous nos desastres:  
 Il semble desia que les Astres,  
 Nous rendent leurs plus doux aspects:  
 Les Elemens & la Nature,  
 Pour joindre avec nous leurs respects,  
 Tapissent les chemins d'une gaye verdure.

L'Avril n'eut jamais tant de Rosés,  
 Que vos Lys en verront d'éclôses,  
 Pour vn bon-heur si solemnel;  
 Et iamais les Ames bien nées  
 N'adresserent à l'Eternel,  
 De plus ardents souhairs, que pour ces Destinées.  
 O! que vous serez glorieuse;  
 Que la France sera heureuse:  
 Le Roy & Vous, nos beaux Vainqueurs,  
 Trouuerez comme dans vn Louure,  
 Des Trônes au fond de nos cœurs,  
 Qu'vn amour violent en Vous attendant, ouure.  
 Apres vos Peuples sous les Armes,  
 N'auront iamais de plus grands charmes,  
 Que d'aller sur les Ennemis  
 Porter l'Authorité Royale,  
 Afin que les ayans soumis,  
 Ils les fassent signer vne Paix Generale.  
 Ainsi finit la Noble Dame,  
 Ayant ce qu'elle auoit dans l'ame  
 A la PRINCESSE déchargé:  
 Je connus que c'estoit la FRANCE,  
 Par son habit de Lys chargé,  
 Qu'elle auoit découuert pour auoir Audiance,  
 La REINE, qu'vne douleur viue  
 Auoit rendu fort attentiuë,  
 Tira du cœur quelque soupir;  
 Puis dans son Cabinet l'emmene:  
 Et moy tout pressé de partir,  
 Je vins, & comme vous, j'attens qu'elle reuienne.

FIN.